

graphies de la guerre civile d'une rare exécution, qu'il rapportait d'Amérique. Il les envoya aussitôt, et consentit ensuite à aller en personne se laisser remercier. Pendant cette entrevue, Victoria l'engagea à venir au prochain lever, et le farouche radical put accepter la réalisation de ses vœux. Bientôt le nom de Mlle Dickens figura sur la liste des personnes présentes au *drawing room*. La glace ainsi rompue, une invitation au bal de la cour pour le père et la fille ne tarda pas à suivre. Ce n'est seulement qu'en 1870, qu'il fut loisible au célèbre Dickens de franchir successivement toutes les barrières qui séparaient la royauté anglaise des individus ordinaires. Car l'assistance à une réception ne témoigne que de la *respectabilité*, mais la présence au bal est censée introduire dans la société de la cour. Il y a là probablement un point de départ au régime d'admission moins exclusif.

L'intervalle des dix ou quinze dernières années renferme d'ailleurs plusieurs incidents politiques, qui ont dû réagir sur l'état social en haut lieu. Quoique Disraeli représente le parti conservateur, son avènement en 1868 offre le premier exemple en Angleterre d'un chef de ministère n'appartenant en aucune façon à la noblesse. De plus, il n'avait pas été élevé à Oxford, et il était juif d'origine. L'année suivante, Gladstone fit entrer dans son ministère M. Bright, duquel les opinions de *quaker* lui créaient certaines difficultés d'étiquette, si la reine ne l'eût dispensé de la génuflexion d'usage.

Le prince de Galles a nécessairement une grande influence sociale. Pour le beau monde de Londres, tout ce qu'il fait est bien fait. Or, il est, par nature et par goût, très-accessible, la cour qu'il préside parfois, s'en ressent. Toutes ces causes réunies, jointes à la bonté native de Victoria, ont produit l'excellent résultat de rendre la royauté plus abordable.

Aujourd'hui même, on va plutôt trop loin en sens inverse. Les anciennes barrières sont abaissées, et la tendance nouvelle porte à n'en laisser subsister aucune. Toute personne, homme ou femme, jouissant d'une certaine situation, peut

aujourd'hui se présenter aux réceptions de Buckingham Palace. Il suffit d'envoyer sa demande, qui est rarement ou jamais refusée. Un récent article, dans *Macmillan's Magazine*, illustre plaisamment le nouvel état des choses. Poussé par sa belle-mère, un gros marchand de la cité veut offrir ses hommages au prince de Galles, lors de son retour de l'Inde. On s'adresse au député du pays qui n'ose refuser à un de ses commettants. Le grand jour arrive ; M. Georges en bel uniforme, battant neuf, un chapeau tricorne sur la tête et l'épée au côté, se dirige, à l'ébahissement des voisins, vers Buckingham Palace.

Il n'est pas nécessaire que celui qui présente accompagne le néophyte ; on met les deux noms sur une carte, en indiquant que l'un rend ce service à l'autre, et cela suffit. M. George se lance donc seul et avec émotion dans la foule qui encombre déjà les antichambres de la royauté. Le mouchoir au front il avance péniblement, tandis qu'à côté, quelques privilégiés enfilent un passage tenu libre. Parmi eux, le député, qui n'aperçoit point les saluts de Georges. Celui-ci redouble d'efforts et gagne la dernière antichambre, lorsqu'il est arrêté par un fonctionnaire, qui l'avertit que son épée est mal posée. L'infortuné implore miséricorde et explique qu'il est gaucher. Bon gré, mal gré, il passe. Mais la trépidation, ajoutée à la cohue, le précipitent haletant dans la salle de réception ; l'épée s'engage dans ses jambes, son premier acte de connaissance est de se trouver à plat ventre aux pieds du prince de Galles. Son Altesse Royale ne retient point un éclat de rire qui gagne aussitôt ses deux frères, les ducs d'Édimbourg et de Connaught. Disraeli, au contraire, assiste impassible à cette scène. La grosse tête et la laide figure du grand ministre apparaissent bien à côté des princes, mais par son attitude, il plane dans des régions orientales inaccessibles au vulgaire incident qui se déroule à ses pieds. M. Georges se relève, et se retire avec la pensée de voir son nom dans la gazette du lendemain. Chez lui, il garde le digne silence qui convient aux chefs de famille, et qui

en impose tant à leurs naïves compagnes. Mais le journal du matin ne contient point son nom parmi les présentés de la veille. Le surlendemain, trompant la vigilance de sa belle-mère. Georges saisit lui-même à la porte cette précieuse feuille qui va enfin le dédommager de toutes ses souffrances. Mais ô surprise ! ô douleur ! Que lit-il ? " La présentation de M. Georges est annulée pour tenue inconvenante."

La plaisanterie, sous cette forme, confirme ce que nous disions de la tendance moderne. Par malheur, la même tolérance qui dispense des titres de noblesse ou de fonctions relevées, passe aussi l'éponge sur la conduite privée ; et l'on voit aujourd'hui, dans le cercle de la cour, des femmes dont la réputation eût suffi jadis pour les exclure. Il est probable que la reine, menant une vie de réclusion, et n'ayant plus le prince Albert à ses côtés, ignore beaucoup de ce qui se passe dans le grand monde de Londres.

L'extension du public introduit, n'a rien innové d'ailleurs dans l'ordre de l'ancienne étiquette. Les *levers* et les *drawing rooms* en Angleterre continuent toujours d'avoir lieu le matin. Les robes décolletées, à longue traîne, et une coiffure de plumes n'ont point cessé d'être de rigueur pour les femmes dans ces occasions. C'est une heure de triomphe pour les jeunes beautés dont les blanches épaules affrontent sans crainte l'éclat du jour. Mais aussi quelles dures angoisses pour les femmes d'un âge plus mur, que l'impitoyable coutume condamne à étaler certains parchemins faits pour se dérober modestement à tout regard !

II

LA REINE VICTORIA.

Jamais princesse, sur les marches du trône, n'a été plus soigneusement préparée à son rôle. Personnes et circonstances mêmes semblaient d'abord la traiter avec une certaine sévérité qui ne laisse pas de tremper l'âme. Victoria n'était âgée que de quelques mois lorsque son père le duc de Kent, quatrième fils de Georges III mourut. Emporté